

DU MÊME AUTEUR CHEZ NOCTURNAL:

LE SACHET DE BONBONS

LUCIE ACAMAS ET LES SPECTRES DES SONGES

LUCIE ACAMAS ET LES COMPAGNONS DE L'ORDRE VERT

LUCIE ACAMAS ET L'ARMÉE DE GAÏUS

LUCIE ACAMAS ET LA SOURCE DES RÊVES

EFFONDREMENTS

EFFONDREMENTS

Guy Morant

Nocturnal

© Guy Morant 2018
Relecture par Eliane Ferey
Couverture réalisée par Matthieu Biasotto

Première édition publiée en 2018

ISBN : 979-10-359-0263-6

Imprimé par Bookelis

Dépôt légal : mars 2018

Bien qu'inspirés en partie par la réalité, les lieux, personnages et situations décrits dans ce roman sont purement fictifs. Toute ressemblance avec des lieux, personnes ou situations existants ou ayant existé ne saurait être que fortuite.

www.guymorant.com

Aux policiers intègres, gardiens de notre paix

DIMANCHE

I

L'OFFICIER de police judiciaire Joseph Kamara entendit immédiatement la tension dans la voix de Fabrice Carpante. Fabrice était un des rares policiers du commissariat qui ne l'obligeaient pas à rire de blagues racistes, d'allusions aux arbres ou à Banania. Joseph le voyait comme un policier tranquille, un pilier bienveillant que rien ne pouvait ébranler.

— Lieutenant, on a un homicide, dit Carpante. Deux pêcheurs ont trouvé le corps d'une jeune femme ce matin, à côté de l'étang du Moulinet. C'est pas joli, je vous préviens.

— Vous avez...

— Le périmètre est bouclé et les témoins sous contrôle. Pas coopératifs, mais ils resteront là. Et on a appelé l'identité judiciaire.

Un homicide ! Joseph sentit monter en lui l'excitation des grands jours, le flot d'adrénaline qu'il avait toujours du mal à maîtriser. En silence, il demanda pardon à Dieu de se réjouir ainsi de la mort d'un être humain. Il n'était entré dans la police qu'avec l'espoir d'intégrer un jour une brigade criminelle et de résoudre, comme un flic de polar, des affaires épineuses.

— Si les témoins veulent s'en aller, rappelez-leur que la pêche est interdite dans cet étang. Je suis là dans dix minutes.

— J'appelle le commissaire ?

Joseph perçut une hésitation. Le commissaire divisionnaire Octavien n'aimait pas être dérangé durant le week-end, encore moins tiré du lit un dimanche matin.

— Je m'en charge, Carpante. Occupez-vous de la scène de crime.

— Merci, lieutenant.

Kamara soupira. Il allait devoir s'acquitter de la pénible tâche, appeler Octavien, se laisser rabaisser une fois de plus. Il s'empara de sa veste et quitta

le bureau en allumant son téléphone. Il fallut au moins vingt sonneries avant que son supérieur décroche.

— J'espère que vous avez une bonne raison pour me réveiller, Kamara. Sinon, je vous renvoie dans votre brousse natale.

— On a trouvé une personne décédée près de l'étang du Moulinet, commissaire.

— J'en étais sûr. Une mamie qui a fait une crise cardiaque, c'est ça ?

— Non, plutôt une jeune femme. D'après la patrouille, il s'agirait d'un homicide.

Joseph retint son souffle. Ce mot, il le savait, pouvait à lui seul déclencher la colère d'Octavien. Le commissaire n'aimait que les affaires qu'il pouvait élucider sur place et détestait plus que tout être dessaisi au profit des services spécialisés de la police judiciaire.

— Je parie que c'est juste un délit de fuite sur la N10. Prévenez le substitut du procureur et gelez les lieux.

En ce dimanche matin du mois de juin, les rues de la ville étaient encore désertes. Joseph rata la sortie vers l'étang et fut obligé de repartir sur la nationale en sens inverse, avant de retrouver le bon chemin. L'étang du Moulinet se trouvait dans un creux, au niveau de la sortie vers Poigny-la-Forêt. Une piste longeait sa rive sud, accessible au tout début de la bretelle, et signalée par un panneau « ÉTANG DU MOULINET » aux lettres délavées.

Joseph rangea la voiture de service à l'entrée de la piste, espérant que le véhicule de la patrouille n'avait pas effacé les traces éventuellement laissées par le meurtrier. Même si c'était plutôt le travail de l'identité judiciaire, il se mit à photographier le chemin à l'aide de son téléphone. Il trouva la voiture des patrouilleurs garée dans un pré. Heureusement, Romain Rayroux, le conducteur et partenaire de Fabrice, avait conservé de son séjour dans le 9-3 quelques bonnes habitudes.

Kamara ne remarqua pas la moindre empreinte de pneus sur la piste caillouteuse. Derrière lui, les voitures défilaient sur la route. Leur bruit diminua peu à peu tandis que l'officier progressait vers un bouquet d'arbres offrant un couvert. Carpante et Rayroux l'attendaient exactement là où il l'imaginait, à l'endroit où la piste bifurquait vers la droite et plongeait sous les arbres. Le lieu n'incitait pas à la flânerie, mais il constituait une cachette idéale.

Son téléphone toujours à la main, le lieutenant découvrit des stries sur la boue fine qui couvrait le chemin. Il les identifia tout de suite. Quand il était

enfant, son père lui demandait parfois de balayer la terrasse dallée de leur maison. Le balai dur qu'il utilisait laissait les mêmes lignes parallèles sur la boue accumulée pendant l'hiver. Impossible de s'y tromper : quelqu'un avait soigneusement passé le balai sur cette partie de la piste, effaçant tout ce qui pouvait trahir le passage d'une voiture ou d'un piéton.

Plus loin, la boue avait conservé deux empreintes de pas fraîches. Joseph se promit de vérifier si elles correspondaient bien, comme il le pensait, aux chaussures de Carpante ou de Rayroux. En attendant, il s'efforça d'en réaliser des clichés précis, espérant qu'aucun autre policier ne marcherait dessus.

En arrivant près de ses deux collègues, Joseph aperçut d'abord les pêcheurs, deux jeunes gars efflanqués, torse nu et en short, tatouages sur le dos ou le bras. L'un d'eux passait un coup de fil. L'autre rangeait son panier siège. La deuxième chose qui le frappa fut le teint pâle des policiers.

— Elle est là, dit Carpante d'une voix étranglée.

Dissimulé par les marronniers sauvages et les chênes, protégé par une guirlande de rubalise, le corps d'une jeune femme était étendu sur un lit de feuilles mortes. Le policier fut immédiatement frappé par sa posture peu naturelle. Ses deux jambes adoptaient un angle contraire à l'anatomie, une main semblait à demi arrachée et le thorax était enfoncé d'une dizaine de centimètres. Quant à sa tête, tournée vers le chemin, elle conservait une apparence à peu près normale à l'avant, mais le crâne était aplati sur le côté.

Le sang noirci couvrait ses vêtements, mais n'avait laissé aucune trace sur le sol. Joseph en déduisit que la fille avait été écrasée ailleurs, puis transportée jusque-là. En outre, les lésions observables montraient qu'elle avait subi une pression uniforme sur tout le corps, comme si un bâtiment s'était effondré sur elle. Dans la fraîcheur du matin, le cadavre dégageait une odeur encore légère et les lividités cadavériques apparaissaient sur les parties non couvertes.

Kamara s'interrompit et baissa la tête. En silence, il pria pour la défunte, afin que le Seigneur lui accorde de reposer en paix jusqu'à la Résurrection. Il espérait que ses collègues ne s'en apercevraient pas, mais il savait que Rayroux, ce mécréant, se doutait déjà de quelque chose. Pourtant, ce ne fut pas lui qui parla, mais Carpante :

— Vous priez, lieutenant ?

— Euh... Oui.

— Ça doit vous aider à supporter les choses...

Après avoir photographié la scène sous toutes ses coutures, Joseph appela le parquet. Il tomba sur le substitut du procureur Roland Cazenave. Il avait fait sa connaissance en février, lors de l'affaire du double suicide. Même si le magistrat n'avait exprimé aucune émotion pendant le court moment de leur rencontre, Joseph en avait conservé une impression très favorable. Il lui fit un compte-rendu sommaire de la situation.

Les techniciens de scène de crime arrivèrent avant le commissaire. Joseph leur transmit ses observations, et il eut le soulagement de les voir geler la piste autant que le lieu où le cadavre avait été découvert. Ils venaient à peine de commencer quand les hurlements d'Octavien, surpassant le bruit de la circulation, provoquèrent l'envol des derniers oiseaux de l'étang.

— Quel est le crétin qui a garé sa voiture à l'entrée du chemin ? Et le substitut du procureur, il va marcher, peut-être ?

Joseph soupira et rejoignit le commissaire, se préparant à une explication difficile.

— C'est vous, évidemment, cria Octavien. C'est peut-être normal en Afrique, mais on est en France, ne l'oubliez pas.

— La piste fait partie de la scène de découverte du cadavre, commissaire.

— Arrêtez de vous la jouer Colombo, Kamara, vous n'avez pas ce qu'il faut pour le rôle.

— La... La victime a sans doute été déposée là par une voiture. Il y a peut-être des traces.

— Victime, victime... Pas de conclusions hâtives, Kamara. On a dû vous dire ça, à l'école de police. Il y a d'autres possibilités : un suicide, par exemple.

Joseph estima inutile de le contredire. Au moins, Octavien ne lui demanda pas de déplacer sa voiture et accepta de marcher dans l'herbe humide plutôt que sur le chemin. Quand il arriva près du cadavre, il s'en désintéressa complètement. Il préféra discuter avec les pêcheurs. Il ne s'aperçut même pas que le substitut du procureur était arrivé, sans se plaindre de parcourir à pied les cent mètres qui séparaient la scène de la route.

— Lieutenant Kamara, je crois, dit-il en tendant la main à l'Opj¹. Expliquez-moi tout.

Joseph prit une grande inspiration et prépara ses mots. Hélas, Octavien, attiré par les huiles comme un moustique par le sang, accourait déjà. Il se mit

1. Officier de police judiciaire.

en devoir de broyer les phalanges de Cazenave, avant de lui livrer sa version de l'histoire :

— On a une jeune femme décédée, à première vue un suicide ou un accident de la route avec délit de fuite.

Le magistrat regarda Joseph, qui dut se mordre la lèvre pour ne pas sourire. Il eut pourtant l'intelligence de s'adresser au commissaire plutôt qu'à lui.

— Un suicide ou un accident, dites-vous ? À première vue, quelle serait la cause du décès ?

Octavien ne se démonta pas.

— Elle a été écrasée, certainement par un poids lourd.

Cazenave regarda le cadavre, autour duquel s'affairaient les techniciens.

— J'ai déjà traité les dossiers de plusieurs accidents impliquant des poids lourds et des piétons. Vous savez quel est leur point commun, monsieur le commissaire divisionnaire ?

— Je l'ignore, monsieur le substitut du procureur. Ici, à Rambouillet...

— Dans tous les cas, les victimes étaient en petits morceaux. Un bras par ici, la cervelle par là, vous voyez ce que je veux dire ?

— Bien sûr, Monsieur, je...

— Votre OPJ s'apprêtait à me transmettre ses observations. Lieutenant ?

Joseph n'avait pas le choix. Il devait dire ce qu'il savait, même si cela devait lui coûter une semaine entière d'humiliations. Il demanda au Seigneur de lui donner la force.

— Le corps a été uniformément écrasé par un objet lourd. L'état visuel et olfactif du cadavre semble indiquer un décès remontant à un ou deux jours. Il n'y a pas de sang autour, ce qui signifie qu'il a été déplacé. L'endroit choisi est à la fois discret, accessible par la nationale et à couvert. La piste est renforcée par du gravier. Le seul endroit boueux semble conserver des traces récentes de balayage, ce qui signifierait à mon avis que le meurtrier aurait pris la peine d'effacer les empreintes de ses pneus. Sauf votre respect, monsieur le commissaire divisionnaire, je dirais qu'il s'agit d'un homicide, volontaire ou non, avec déplacement du cadavre. La personne qui a déposé le corps à cet endroit ne cherchait pas à le dissimuler, mais à l'éloigner d'un lieu.

Visiblement mécontent, Octavien tenta une fois de plus de défendre ses intérêts :

— Le lieutenant a beaucoup d'imagination, mais ce ne sont que des hypothèses gratuites. Regardez les décès de février : la presse parlait d'un enlèvement, alors que les deux jeunes gens s'étaient tout simplement suicidés.

— La suite de l'enquête nous dira si le lieutenant avait raison ou tort. Les analyses scientifiques nous apprendront ce que cette pauvre jeune fille a subi. Entre-temps, je vous dessaisis au profit de la SRPJ de Versailles. Je peux vous assurer que je mettrai d'excellents enquêteurs sur cette affaire.

Octavien blêmit. Les lettres « SRPJ » agirent sur lui comme la lame effilée d'un couteau. Dès que Cazenave eut tiré son téléphone de sa poche, le commissaire exprima précisément sa pensée à Joseph, à voix basse pour ne pas être entendu :

— Vous voyez, Kamara, vous venez de commettre la première grande erreur de votre carrière. Vous auriez pu résoudre cette affaire avec nous, mais vous avez préféré nous trahir. Je crois que vous n'êtes pas fait pour le poste que vous occupez. Je vous verrais bien adjoint au commandant du corps urbain pour superviser le travail de la brigade accident. En uniforme, au moins, vous ne serez pas habillé comme un sauvage.

2

ALARIC avait mal dormi. Il n'occupait cet appartement que depuis trois semaines, mais il en connaissait déjà tous les défauts. D'abord, il y avait le bruit. La nationale dix ronronnait jour et nuit, comme une usine. Les murs en papier de cigarette laissaient passer le moindre son, de l'éternuement au claquement de pas sur le carrelage. Les voisins du dessus semblaient s'entraîner au football dans leur hall d'entrée. Il y avait aussi la chaleur. Dès que l'astre du jour pointait le bout d'un rayon, l'appartement plein sud devenait un four solaire. On aurait pu cuire un œuf sur la table du salon. Dernière calamité, la moquette et les meubles Ikea neufs parfumaient l'air chaud d'une délicate fragrance de formaldéhyde.

Alaric venait de se séparer de sa femme. Un mauvais jour de mai, Sophie lui avait demandé de faire ses valises. Il avait quitté le pavillon qu'ils avaient fait construire à Élancourt. Il n'avait presque rien emporté, préférant racheter meubles et électroménager. À quarante-trois ans, il s'était retrouvé célibataire à nouveau, enfermé dans un cube de béton avec vue sur la nationale. Depuis son déménagement, il n'y avait pas passé une seule journée complète. Il s'était jeté à corps perdu dans le travail, sans compter ses heures supplémentaires. Plus encore qu'autrefois, le bureau était devenu sa vraie demeure, du lundi au dimanche.

Justement, on était dimanche. Assis à la minuscule table de sa cuisine, Alaric achevait son petit déjeuner, composé d'un café noir et de céréales du *Simply Market* voisin. Il passait en revue les différentes affaires qui pourraient requérir sa présence au bureau. Le tueur itinérant d'Évry était sous les verrous, mais quelques procès-verbaux manquaient au dossier. Le kinésithérapeute qui avait étouffé son jeune enfant venait de sortir de l'hôpital. Après sa tentative de suicide ratée, il avait avoué son acte. Il ne restait plus qu'à étoffer le dossier

à l'aide des prélèvements d'ADN réalisés sur la scène de crime. Rien de bien méchant, mais il y avait de quoi l'occuper jusqu'à midi.

Le vibreur de son téléphone se mit en marche, faisant sautiller l'appareil sur la table en mélaminé. Alaric résista à la tentation de répondre avant la première sonnerie. Comme il était de permanence, un appel à cette heure-là ne pouvait signifier qu'une seule chose : une affaire toute chaude venait d'éclorre. Il s'empara de l'appareil et lut l'identité de l'appelant : « Permanence crim – SRPJ Versailles ». La cuisine résonna d'un « *yes* » que tous les voisins durent entendre. Enfin, Alaric allait être arraché à son triste quotidien. Il prit l'appel dès les premières mesures de *Paranoid Android*, qu'il avait choisi pour sonnerie.

Il partit après avoir appelé son adjointe Clémentine et Osmane, le troisième de groupe. Le trajet ne lui prit que dix-huit minutes, au lieu de vingt-trois à la vitesse autorisée. À l'entrée de la piste qui longeait l'étang, deux voitures de police, une camionnette de l'identité judiciaire et deux voitures civiles, étaient déjà garées. Pas celle de Clémentine, hélas. Il allait affronter seul les formules creuses et les mondanités. Il se gara le long d'une route forestière parallèle à l'étang et se mit en état de vigilance maximale, afin de ne rater aucun indice.

Alaric connaissait cet endroit. Quand il étudiait au lycée Bascan, les gosses de riches l'utilisaient pour se droguer tranquillement au bord de l'eau, à l'écart des regards. La plupart se contentaient de fumer la résine que leur avaient vendue des *dealers* de Trappes. Au moment où il avait quitté Rambouillet, les seringues commençaient à polluer les rives de l'étang.

Le sous-bois fourmillait de l'activité commune à toutes les scènes de crime. Suant sous leur combinaison protectrice blanche et leur charlotte, les techniciens de l'identité judiciaire prélevaient et photographiaient sans se soucier de personne. Alaric salua Stéphane Hoddon, qui l'avait aidé à résoudre plusieurs affaires par le passé, puis se dirigea vers la petite foule contenue par les bandes de rubalise.

Il reconnut Cazenave, l'un de ses substituts du procureur préférés, le commissaire Lionel Octavien, mais aussi Éric Rincy, journaliste à *L'Écho Républicain*. Rincy n'aurait jamais dû être autorisé à rester. Il traînait à quelques pas du groupe, à l'affût de la moindre information. Les deux gars torse nu qui se tenaient à l'écart étaient certainement les témoins. Sous les arbres, une

tente constituée de bâches avait été disposée autour du cadavre, pour interdire les photos de presse et protéger les lieux.

— Capitaine Autier, voici le commissaire divisionnaire Octavien, dit le substitut du procureur.

— Nous nous connaissons, répondit Octavien.

Le déplaisir qu'il éprouvait à cette rencontre se lisait dans son regard. Alaric n'en fut nullement étonné. Quelques années plus tôt, il avait découvert que le commissaire bénéficiait des combines de certains policiers ripoux de la brigade de sécurité urbaine. Les témoins s'étaient rétractés et l'IGPN avait classé le dossier. Les sous-fifres avaient été déplacés, mais Octavien était resté en poste. Cazenave fit semblant de ne rien voir et poursuivit :

— Je vous présente également le lieutenant Kamara, l'OPJ qui a effectué les premières constatations. Un observateur redoutable, si vous voulez mon avis. Il vous expliquera ses premières conclusions.

Alaric serra la main du jeune officier avec chaleur, autant pour énerver Octavien que par compassion. On ne choisit pas ses supérieurs, pensa-t-il en se souvenant de situations similaires qu'il avait vécues au début de sa carrière.

— J'ai beaucoup entendu parler de vous, dit Kamara. J'ai suivi de près l'affaire du tueur d'Évry dans la presse.

Alaric entendit clairement sa supplication : « S'il vous plaît, sortez-moi d'ici et faites-moi entrer dans votre groupe. » Le problème, c'est qu'Octavien aurait toujours son mot à dire.

— J'ai parlé à la légiste, dit Cazenave. Elle confirme toutes les hypothèses du lieutenant : il ne s'agit pas d'un accident de la route. Le corps de cette jeune fille a été écrasé de façon uniforme, puis on l'a déplacé jusqu'ici. Avec les éléments que nous avons, vous pouvez poursuivre l'enquête en flagrant délit. Pour l'instant, je qualifie les faits d'homicide.

Dans l'esprit d'Alaric, une horloge se mit en marche : huit jours, peut-être le double. L'adrénaline l'envahit lentement, comme une marée. C'est alors qu'il sentit une main sur son épaule. Clémentine, qui possédait le don de se déplacer sans un bruit.

— Bonjour, Monsieur le substitut du procureur.

Cazenave l'accueillit avec un large sourire et des étincelles dans les yeux. Il ne pouvait pas savoir qu'il n'avait aucune chance avec elle.

— Je crois qu'on a une belle affaire, lui dit Alaric en aparté.

Lui aussi souriait, mais pas pour les mêmes raisons.

Il fallut encore une demi-heure pour boucler le briefing avec Cazenave, l'Opj et Thierry Jolland, le patron de la crim'. Osmane Dahmaj, le troisième de groupe, les rejoignit en cours de route. Comme la permanence judiciaire était débordée, Alaric et Clémentine furent autorisés à commencer l'enquête avec les autres membres du groupe.

Alaric peinait à dissimuler son impatience. Son vrai boulot, ce n'était pas de plaire aux supérieurs ou aux magistrats, mais d'arpenter la scène de crime, de chercher des éléments matériels, de reconstituer le puzzle et d'arrêter le coupable. Quand les gradés, enfin, vidèrent les lieux, il dut se maîtriser pour ne pas crier son soulagement.

— J'ai mon appareil photo et mon carnet de notes, dit Osmane.

Il exprimait ainsi, sans explications supplémentaires, qu'il allait prendre en charge la procédure et coordonner le travail des techniciens de l'identité judiciaire. Avec ses douze ans de police judiciaire, il était devenu un véritable artiste du procès-verbal et des actes de procédure, capable de rendre inattaquable le dossier le plus bancal.

Clémentine, quant à elle, excellait dans l'observation et dans la diplomatie. Alaric la considérait un peu comme sa sœur jumelle, possédant des dons complémentaires aux siens, une sœur en qui il avait une confiance aveugle. Il se disait souvent qu'elle méritait plus que lui de diriger le groupe, tant elle se montrait une enquêtrice efficace.

— On va examiner le cadavre, lui dit-il avec une nuance de gourmandise mal placée.

Clémentine sourit. Elle le connaissait si bien qu'il ne pouvait rien lui cacher.

— Quelques semaines de bonheur.

Alaric lui lança un regard étonné. Non qu'elle ait tort, mais elle avait su mettre des mots sur un secret qu'il se cachait à lui-même. Depuis que son mariage avait sombré, il ne connaissait le bonheur qu'au milieu d'une enquête, quand il pataugeait dans le sang et le mal à l'état pur. Allait-il devenir comme un de ces flics qu'il avait vus partir à la retraite, pour se suicider un mois plus tard ? Il comprit alors que s'il ne prenait pas les choses en main, il risquait de ne jamais retrouver une vie normale, une vie en dehors du boulot.

— Le bonheur, ce sera seulement quand on arrivera à coffrer notre salaud. Il ne faut pas abuser des bonnes choses.

Osmane leur tendit deux tenues de protection complètes. Il savait que ces deux-là ne se contenteraient pas de lire la description du cadavre dans un rapport. Pendant qu'ils les enfilaient, ils furent abordés par Éric Rincy, de *L'Écho Républicain*. De taille moyenne, le journaliste possédait un physique de monsieur Tout le Monde qu'il cultivait avec soin. Alaric le soupçonnait même de se tondre le haut du crâne pour paraître chauve.

— Il va bien, mon capitaine ?

— Très bien, monsieur Rincy.

— On se fait plus la bise ? On est fâchés ?

— Pressés. C'est l'odeur du sang.

— Tu peux dire aux gars de l'identité judiciaire qu'il y a un trou dans la tente. De toute façon, la photo est trop *gore* pour être publiée. Une déclaration officielle ?

— Tu sais bien que non. Je parie que tu en connais déjà plus que nous sur la victime.

— Il me manque le nom. J'ai essayé d'asticoter un technicien que je connais, mais il n'a pas l'info. La fille ne portait aucun papier sur elle, mais la légiste a récupéré son téléphone. Sinon, le meurtrier n'a pas fait dans la dentelle. On dirait qu'elle a été aplatie par Hulk.

— Écoute, je crois qu'on va devoir marcher sur des œufs dans cette affaire. Je préfère ne pas divulguer les infos trop tôt.

— C'est à cause du gros commissaire Octavien, c'est ça ? Vous avez l'air de vous adorer.

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat.

— Je finirai par l'apprendre, tu le sais. Avec ou sans toi.

— Lâche-moi pour l'instant. J'ai besoin d'évaluer la situation.

— Tu veux de l'oxygène ? D'accord, je m'en vais. J'ai tout ce qu'il me faut, de toute façon. Bonne chasse.

Rincy abandonna les policiers pour aller discuter avec les deux pêcheurs. Alaric comprit qu'il connaissait au moins l'un d'entre eux et qu'il lui devait la primeur de l'information. Quand il se retourna, Clémentine l'attendait à l'entrée de la tente. Il se dépêcha de la rejoindre.

— Tu lui fais toujours confiance ? demanda-t-elle.

— Il me trahit rarement. Je sais jusqu'où je peux aller.

Alaric entra sous les bâches. Clémentine le suivait de près. Comme d'habitude, elle avait sorti son petit carnet à couverture de cuir pour noter les

constatations. Dans la chaleur de ce début de matinée, l'air confiné de la tente sentait nettement le cadavre. Alaric remarqua qu'il n'y avait sur le sol aucun des cavaliers jaunes utilisés par l'identité judiciaire pour indiquer la présence d'indices. Celui qui avait déposé le corps à cet endroit avait dû prendre des précautions infinies pour ne laisser aucune trace de son passage.

Le médecin légiste achevait l'examen du corps. Quelqu'un avait emballé les mains de la victime dans des sacs en kraft, pour préserver l'ADN qui pouvait être emprisonné sous les ongles. Pendant qu'un technicien de l'identité judiciaire photographiait la partie examinée, la légiste prenait note de chacune de ses observations sur un document administratif.

Quand elle vit Clémentine, elle se leva et lui fit la bise, alors qu'elle serra simplement la main d'Alaric. Sans préambule, elle leur fit part de ses observations :

— Je n'ai jamais vu ça en quinze ans de carrière. Cette petite a été entièrement broyée, comme si elle était passée sous une presse. Tous les organes ont éclaté et il ne doit plus rester un os intact. C'est un vrai massacre.

— De quand date la mort ? demanda Clémentine.

— Plus de quarante-huit heures. La rigidité cadavérique commence à se résoudre, le globe oculaire est mou et j'ai repéré un début de tache verte sur l'abdomen.

Alaric se pencha sur le cadavre. Au milieu de la puanteur, il sentit les derniers effluves d'un parfum de marque. Quelques mèches de cheveux blonds avaient échappé à la souillure. Il passa les doigts dedans et constata qu'elles étaient propres et bien coupées. La fille portait un survêtement dont la couleur d'origine devait être le bleu pastel. Une médaille en or, de celles qu'on reçoit à la première communion, pendait à son cou.

Alaric aperçut aussi une traînée blanchâtre sur le genou du pantalon et une autre sur la veste. Il fit signe à Clémentine de les examiner avec lui. Elle comprit tout de suite :

— Ce sont des traces de pierre ou de mortier. Vous pensez qu'elle a pu se trouver sous un bâtiment effondré ?

— Je n'en sais rien, Clémentine, répondit la légiste, mais ça m'étonnerait. Ou alors, il aurait fallu qu'un plafond entier lui tombe dessus. Dans tous les cas, elle serait couverte de débris.

Alaric eut la vision de la jeune femme emprisonnée dans une presse à voitures. Il entendit les os se briser, vit le sang compressé qui giclait. Malgré la

chaleur, il fut traversé d'un frisson. Quel monstre avait été capable d'infliger pareille torture à un être humain ? Il parla pour échapper au vertige :

— Des pièces d'identité ?

— Rien du tout. Elle n'avait qu'un seul objet sur elle : son téléphone. Dans l'enveloppe, là-bas.

Alaric saisit l'enveloppe et attrapa l'objet de sa main gantée. C'était un iPhone 7 à l'écran brisé, souillé de sang. Sa coque portait une inscription en lettres roses « Je suis une super zadiste ». Par chance, il n'avait pas été réduit en miettes. Grâce aux compétences techniques de Patrick, Alaric espérait apprendre l'identité de la victime avant la nuit. À moins, bien sûr, que Rincy la lui révèle dans l'article qu'il mettrait en ligne le soir même.

3

À la sortie de la tente, sur le chemin, le groupe les attendait au complet : Christophe Icard, qui essayait de faire rire Victoria Dallio, Daniel Merlin, tout habillé de gris et Patrick, qui pianotait sur son smartphone. Comme à son habitude, Osmane faisait cavalier seul, continuant de prendre des photos sous les arbres, en attendant de pouvoir examiner la victime et récupérer ses effets personnels. Alaric les salua et leur fit un résumé des faits, avant de distribuer les rôles :

— Daniel, tu vas emmener les pêcheurs à Versailles et nous les mitonner à la sauce au beurre blanc. La pêche n'est pas autorisée ici, et ils ont appelé la presse. Je veux surtout savoir s'ils ont touché au corps, par exemple pour voler un sac à main ou un portefeuille. Victoria, tu files à la police municipale pour visionner les enregistrements vidéo des caméras proches de l'étang, s'il y en a. Demande aussi au commissariat si on a signalé une disparition dans les jours précédents. Je te préviens, nous ne sommes pas aimés là-bas, il faudra que tu la joues fine. Christophe et Patrick, vous partez voisiner.

— On commence par les arbres, ou par les poissons ? dit Christophe.

— Par les feuilles mortes. Et si elles n'ont rien vu, interrogez les gardes forestiers. Renseignez-vous aussi auprès des clubs de randonnée et de vélo, au cas où quelqu'un serait passé dans le coin. Et j'allais oublier : on est juste derrière la déchetterie. Faites-y un tour, essayez de trouver un gardien ou un responsable. Demandez-lui surtout s'ils ont une presse ou une machine de ce genre. Patrick, j'ai un amuse-gueule pour toi : le smartphone de la victime. Écran cassé, mais le boîtier à l'air intact. Tu penses que tu pourrais me sortir l'identité de la propriétaire et quelques selfies ?

Le regard de Steenman s'illumina.

— Quand vous voulez, chef.

— L'enquête de voisinage d'abord, le plaisir après. On se retrouve tous au bureau dans l'après-midi.

Chacun partit vers sa destination, avec un enthousiasme modéré. Alaric se souvint qu'on était dimanche et que tout le monde ne passait pas ses week-ends au boulot. Il voulut parler à Clémentine, mais elle téléphonait, sans doute à Cassandra, sa compagne. Quand elle eut fini, elle montra qu'elle n'avait pas perdu le fil :

— Si j'ai bien compris, on sera dans le noir au moins jusqu'à l'autopsie ou au retour du labo.

— Sauf si les médias nous mettent la pression. La hiérarchie pourrait accélérer les choses.

— Une jeune fille de Rambouillet, blonde, propre sur elle, venant d'une famille chrétienne. La victime parfaite ?

— Avec un peu de chance, on aura un ou deux jours de tranquillité avant que ça commence.

— Je vois un grand panneau « Attention, affaire délicate » en lettres clignotantes.

— Dis-moi ce que tu penses.

— Pour commencer, il y a le déplacement du corps. Tu tues une nana, mettons après l'avoir violée ou par vengeance, puis tu la trimballes pour la déposer en plein air, dans un endroit où elle sera forcément découverte. Le tout, bien sûr, en prenant un tas de précautions pour ne laisser aucune trace.

— Tu l'as tuée chez toi. Tu ne veux pas que ta maman trouve le cadavre.

— Pourquoi en plein air ? Tu pourrais l'enterrer, la brûler.

— Parce que tu es sûre qu'on ne remontera jamais jusqu'à toi.

— Si le type est vraiment pro, il ne peut pas penser ça. Il y a toujours des liens entre une victime et son agresseur. Et s'il l'a violée, il doit savoir qu'on trouvera son ADN partout.

— Un tueur à gages ? Une demande de rançon qui a mal tourné ?

— Peut-être. Reste alors la deuxième question, celle de l'arme : pourquoi utiliser une presse, une machine ou un objet lourd ?

— Pour torturer la victime. Pour marquer les esprits.

— Tout le monde n'a pas ce genre d'outil à sa disposition. C'est encombrant, difficile à manipuler, facile à retrouver.

— Et si c'était un accident ?

— Quand on tue quelqu'un par accident, on cache le corps, on ne l'expose pas.

— Un enlèvement qui a mal tourné. Les parents ne veulent pas payer la rançon, alors le psychopathe écrase la victime pour se venger.

— Mon pif me dit que c'est plus compliqué que ça. De toute façon, on le saura dès que Patrick aura trouvé l'identité de la fille. La famille nous dira si elle a reçu une demande de rançon ou des menaces.

Alaric demeura silencieux. Clémentine avait raison, comme toujours : l'affaire s'annonçait à la fois complexe et délicate. La hiérarchie allait exiger des résultats qui seraient difficiles à obtenir. Il fallait avant tout montrer qu'on prenait cette enquête au sérieux.

— Écoute, je n'aime pas agir avant de réfléchir, mais on doit prendre les devants. Je te propose d'appeler la cavalerie et d'organiser des recherches dans toute la région.

— Sur base de l'arme du crime ?

— On fait l'inventaire de toutes les presses à voitures, des sites industriels, de tout ce qui pourrait écraser quelqu'un. On envoie tous les effectifs disponibles : BAC, BSU, gendarmes, personnel de l'ONF ou du parc naturel. Il nous faut aussi des plongeurs des pompiers de Rambouillet, pour fouiller l'étang.

— Mon auriculaire gauche me dit qu'on ne trouvera rien.

— Sans doute, mais les médias voudront de l'action. Un groupe de la crim' qui analyse des éléments le cul posé sur une chaise, c'est moins sexy, même si c'est plus efficace.

— Va pour l'action, alors. J'appelle aussi la télé ?

— N'allons pas jusque-là. De toute façon, Rincy sonnera l'alerte dès qu'il verra du mouvement. Pour le moment, je voudrais que tu rentres au bureau et que tu contactes toutes les unités et les services qui pourraient participer aux recherches. Demande-leur de se tenir prêts. Quand on fera le point dans l'après-midi avec le chef, il n'aura plus qu'un mot à dire.

Clémentine s'en alla. Alaric la regarda marcher le long de l'étang de son pas souple et énergique. Il travaillait avec elle depuis cinq ans et il se demandait comment il avait pu résoudre une seule affaire avant son arrivée. Il se dit, à moitié pour se rassurer, qu'elle avait peut-être autant besoin de lui que lui d'elle.

Osmane avait installé ses affaires dans le pré voisin. Sur une bâche, il avait disposé sa grande sacoche ouverte, son matériel de photo, son bloc-notes déjà bien rempli, les écouvillons de prélèvement qui séchaient sur leurs étuis

et quelques enveloppes. Assis en tailleur, il scellait ces dernières au moyen d'une bande autocollante siglée « Police nationale ».

— Tu veux me voir, chef ? dit-il sans lever la tête.

— J'ai besoin de savoir ce qu'on a.

Osmane éteignit sa lampe, posa son matériel et se leva.

— L'identité judiciaire a tout ratissé, et plutôt deux fois qu'une. On a trouvé un feu près de l'étang, mais il remonte à un ou deux jours. Comme l'OPJ l'a signalé, il y a des traces de balayage sur le chemin, mais aussi sous les arbres, là où la voiture a dû se garer. Entre le parking et le cadavre, on a ramassé toutes les feuilles mortes et les débris, sans trop y croire.

— Tu as récupéré la médaille ?

— Elle est dans cette enveloppe-là. J'ai aussi les vêtements et les chaussures. Des fringues Lacoste toutes neuves.

— Comment tu reconstitues les faits ?

Osmane se dirigea vers le chemin.

— Il fait nuit. Le gars arrive par ici, phares éteints. Il a attendu d'être seul sur la nationale pour se diriger vers l'étang. Il roule jusqu'à ce qu'il soit sûr qu'on ne peut pas le voir. Il se gare sous les arbres et sort de sa voiture. Il ouvre le coffre. Il a emballé la victime, sinon elle aurait laissé des traces, du sang, n'importe quoi. Il charge le sac sur son épaule et le transporte par ici en s'éclairant à la lampe de poche.

Osmane mimait chaque geste du tueur avec une précision glaçante. Alaric imaginait parfaitement la scène.

— Il dépose son chargement là-bas, vers l'entrée de la tente. À ce moment, le corps doit se trouver sur le ventre. Le type ouvre le sac, par exemple avec une fermeture Éclair, et retourne le corps pour le placer là où on l'a trouvé.

— Pourquoi il retourne le corps ?

— Tu as vu que le cadavre est encore raide et qu'il a des lividités sur la partie dorsale. En plus, la terre ne conserve aucune trace de choc là où on l'a posé. Il n'y a qu'une seule façon de déposer doucement sur le sol un corps de cinquante kilos qu'on vient de sortir de son emballage : en le retournant.

— Tu dis *le* tueur. Pourquoi il n'y en aurait pas deux ou trois ?

— Les traces effacées au balai sont très étroites. Imagine deux tueurs transportant un cadavre dans le noir. Forcément, ils marchent latéralement, donc ils laissent deux chemins à effacer.

— Donc, un seul tueur, mais costaud, avec du matériel qu'on ne trouve pas au Bricorama du coin.

— Pour moi, le gars savait exactement ce qu'il faisait. Il connaissait les lieux et a travaillé comme un pro.

— Et le meurtre lui-même, qu'est-ce que tu peux en dire ?

— Une boucherie. Rien que pour assister à ça, il faut avoir l'estomac bien accroché. D'après la légiste, il a fallu au moins dix secondes pour écraser la victime. Si elle était consciente, ça veut dire dix secondes de hurlements et de bruits horribles. Je n'imagine pas comment on peut tuer de cette façon sans être un taré.

Alaric se rappela que Rincy avait pris une photo du cadavre. Avec son expérience des faits divers, il n'aurait aucun mal à déduire tout seul ce qu'Osmane venait d'expliquer. S'il divulguait les détails, l'affaire avait le potentiel pour provoquer une forte réaction émotionnelle dans le public.

Le policier envisagea un instant d'appeler le journaliste, mais il se ravisa. Si Rincy avait pu prendre ces photos, la faute en incombait au commissaire Octavien, qui ne l'avait pas tenu éloigné de l'étang. Même à supposer qu'il accepte de ne pas révéler ce qu'il savait, un autre journaliste l'apprendrait tôt ou tard, à moins qu'un magistrat ou un hiérarchique ne lui facilite la tâche en faisant fuiter le dossier. Mieux valait ne pas intervenir et anticiper plutôt l'impact du meurtre sur l'opinion.

Habillés de noir, deux hommes des pompes funèbres s'engagèrent sur le chemin. Ils portaient un brancard muni d'une housse à cadavre. Au même moment, Alaric comprit qu'on avait dépassé midi aux gargouillis de son estomac. La mort des autres ne l'empêchait pas de vivre ni de manger. Quand ils étaient encore ensemble, Sophie aurait poussé des cris s'il lui avait avoué un tel manquement au devoir de compassion.

Osmane était revenu près de son matériel et de ses scellés. Alaric l'y rejoignit. Il savait qu'il recevrait probablement une réponse négative, mais il tenta sa chance :

— Tu as faim, Osmane ?

— Une autre fois, chef. Si je laisse tout ça dans ma voiture, ma femme va encore dire que ça sent la charogne, et elle aura raison.

— Je te rapporte un sandwich ?

— Je ne serai plus là quand tu reviendras. Enfin, j'espère.

Les employés des pompes funèbres avaient chargé le corps et se dirigeaient vers la route. Les techniciens de l'identité judiciaire commençaient à défaire leur tente improvisée. Bientôt, il ne resterait plus aucun signe de ce qui s'était passé. Un petit bois ordinaire, avec ses promeneurs et ses sportifs. Un charnier propre.

— Au bureau, alors.

— Réunion à cinq heures, comme d'hab' ?

— Je suppose.

Encore un déjeuner solitaire. Ce n'était pas la solitude qui le gênait, mais le fait de manger seul à Rambouillet. Cette ville, il la connaissait particulièrement bien. Il y avait passé son adolescence, sans jamais s'y sentir chez lui. La plupart des gens qu'il avait fréquentés à l'époque n'y résidaient plus, mais la perspective de rencontrer une ancienne connaissance lui faisait horreur.

Avant de s'en aller, il téléphona au substitut du procureur, et lui fit un compte-rendu détaillé des constatations sur le lieu de découverte du cadavre. Il appela ensuite Thierry Jolland, son supérieur, pour lui transmettre les mêmes informations assorties de quelques réflexions personnelles. Quand il entra dans sa voiture, il était plus de deux heures. Malgré sa faim, il décida de ne pas manger avant d'être rentré à Versailles.

4

EN ce dimanche de juin, les bureaux de la brigade criminelle de Versailles sortaient peu à peu du silence. Les policiers auraient volontiers passé la journée dans leur jardin ou dans un parc naturel, mais le hasard en avait décidé autrement. Derrière la façade classée des écuries de la du Barry, les membres du groupe d'Alaric Autier arrivaient un par un.

Alaric était assis devant son ordinateur. Il rédigeait une réquisition destinée aux opérateurs de téléphonie. Il espérait obtenir le détail des appels transmis par le relais téléphonique le plus proche de l'étang du Moulinet. Clémentine fut la première à rentrer. D'un œil, Alaric remarqua qu'elle avait changé de vêtements et refait son maquillage.

— Tu es rentrée chez toi ?

— J'ai terminé plus tôt que prévu. La BAC n'est pas disponible. La BSU traîne les pieds, mais elle participera. Il y a une section de CRS en mission de sécurisation sur le secteur. J'ai obtenu qu'ils ratissent les bois pendant toute la journée de demain. Ça les changera des manifs. Les gendarmes m'ont demandé si la scène de crime était bien sur le territoire de la police nationale. Il ne faudra pas trop compter sur eux. Les pompiers enverront des plongeurs dans l'après-midi. Voilà.

— Efficace, comme toujours.

— Je n'aime pas passer mon temps au téléphone. Et toi, tu as trouvé des choses ?

— J'en parlerai tout à l'heure, quand tout le monde sera là, mais je peux déjà te dire que notre salaud n'est ni un débutant ni un tendre.

— Un tueur en série ?

La question de Clémentine le fit réfléchir. Il n'avait pas encore envisagé cette possibilité. Elle lui semblait peu probable, sans qu'il sache pourquoi.

— Ce serait énorme. Il faudrait jeter un coup d'œil aux *cold cases*, pour ne rien négliger. Mais je t'avoue que je n'y crois pas.

Un bruit l'interrompit. Alaric reconnut le pas lourd de son chef de service qui se dirigeait vers son bureau. Thierry Jolland à Versailles un dimanche, cela n'annonçait en général rien de bon. Ventre en avant, pipe éteinte au bec, le patron de la crim' entra dans le local exigü. Depuis longtemps, il avait adopté la pipe de son cher Maigret. Un an plus tôt, son médecin lui avait fait comprendre que la fumée ne tarderait pas à le faire ressembler à une photo de paquet de tabac. Depuis lors, il gardait à la bouche son accessoire de bois, mais ne l'allumait plus qu'en de rares occasions.

— Autier et Forbin, venez dans mon bureau.

Jolland occupait un local à peine plus grand que celui d'Autier. Quand il y convoquait un chef de groupe, c'était en général pour lui passer un savon. Dès que ses visiteurs furent installés sur les petites chaises qu'il leur réservait, il attaqua :

— Vous avez lu l'article de *L'Écho* ?

Il tourna vers les deux policiers l'écran de son ordinateur de bureau, qui affichait un texte court en dessous d'une photo de voiture de police, devant l'étang du Moulinet. Rincy avait choisi un titre sobre : « Rambouillet : le corps atrocement mutilé d'une jeune femme trouvé dans la forêt ».

— Alors, dit Jolland, des explications ?

Alaric resta de marbre :

— Ce journaliste était présent sur la scène quand je suis arrivé. Apparemment, le commissaire ne l'avait pas exclu des lieux. Je n'ai pu le faire partir qu'après avoir été saisi de l'affaire.

— Sacrebleu, la peste soit de ces incompetents ! Vous ne l'aviez pas serré il y a quelques années, celui-là ?

Alaric laissa dériver son regard en direction des œuvres complètes de Simenon, qui prenaient la poussière sur une étagère en bois.

— Il est toujours là.

— Bon, laissons tomber. En tout cas, on a un problème. « Le corps atrocement mutilé d'une jeune femme », c'est très mauvais, ça. On a son identité ?

— J'espère l'obtenir d'ici ce soir. J'ai consulté le Fichier des personnes recherchées, mais on n'a signalé aucune disparition correspondant à la description de la victime.

— Quoi qu'il en soit, on aura les journaloux aux fesses. Je vous garantis qu'avant une semaine, on nous traitera d'incapables.

— Clémentine a déjà contacté la BSU, les CRS, les gendarmes et les pompiers. Ils n'attendent que votre signal.

— Très bonne initiative. Si c'est possible, qu'ils commencent aujourd'hui. La nuit tombe tard. Clémentine, vous les appellerez dès la fin de notre entretien.

Alaric donna un petit coup de pied à son adjointe, qui le gratifia d'un regard en coin.

— Quand votre groupe sera de retour, je participerai au débriefing, continua Jolland. Je suivrai cette affaire de très près.

En général, Alaric prenait mal les intrusions de la hiérarchie. Mais Jolland n'avait pas pour habitude de s'immiscer dans le travail de ses flics. S'il éprouvait le besoin d'intervenir, c'était probablement pour des raisons valables, c'est-à-dire politiques.

— Je vous avertirai quand elle commencera, dit Autier.

— Inutile, je serai dans le coin.

Alaric et Clémentine quittèrent le bureau sans un mot. Ce fut cette dernière qui rompit le silence :

— Je te laisse. Je vais déclencher le plan média.

Le bureau de Daniel et Christophe était ouvert. Alaric jeta un coup d'œil à l'intérieur et trouva Icard à sa place, les santiags sur le meuble et les mains derrière la nuque.

— Petite sieste après l'effort ?

Christophe sursauta. Alaric comprit qu'il avait des écouteurs dans ses oreilles, branchés sur son téléphone.

— Je ne te trouvais pas, alors je me suis dit que je ferais aussi bien de t'attendre ici.

Christophe portait des vêtements de marque qu'Alaric n'avait jamais vus auparavant. Le mois précédent, il s'était acheté une Chevrolet C5 cabriolet d'occasion, qui paraissait très au-dessus de ses moyens. Cette abondance matérielle qu'il affichait toujours le rendait hautement suspect aux yeux de ses collègues. Chacun savait qu'aucune activité légale ne pouvait rendre un flic à la fois si prospère et si désinvolte.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Aucune rando à pied ou à vélo dans le coin hier ou ce matin, aucun garde forestier, et la déchetterie n'a pas de presse ou de machine à écraser les nanas.

— Patrick est rentré avec toi ?

— Il a retrouvé son cher ordi. Il n'arrêtait pas de me dire qu'on aurait pu voisiner au bureau, devant un écran, plutôt que de se déplacer pour rien. Un vrai *geek*.

Alaric n'exprima pas sa pensée : un vrai *geek* lui serait beaucoup plus utile en ce moment qu'un flic sans motivation. Au moment où il se préparait à laisser Icard à sa musique, Patrick apparut derrière lui. Le connaissant, il avait peut-être placé des micros dans les bureaux de l'étage, pour être au courant de tout sans devoir se déplacer.

— Vous avez besoin de moi ?

— Tu vas l'avoir, ta sucrerie. Pour toi, j'imagine que ce sera un jeu d'enfant.

Alaric récupéra l'enveloppe qu'il avait laissée dans sa besace et la tendit à Steenman.

— N'oublie pas les gants, lui dit-il. Dès que tu auras fini, ce téléphone part au labo. En fait, on n'est pas censés l'avoir.

Patrick fila dans son antre. Alaric décida de le suivre. Après tout, il ne disposait pour l'instant d'aucun autre élément que ce smartphone. Dans son local, Patrick mit trois bonnes minutes pour trouver des gants, mais seulement trois secondes pour ouvrir l'iPhone et en retirer la carte SIM. Il inséra l'objet dans un petit lecteur, s'assit devant son ordinateur. L'application du lecteur s'ouvrit automatiquement, exigeant le code PIN de la carte avant d'en autoriser l'accès.

— Les gens ont trop de chiffres et de codes à mémoriser, dit Patrick. Leur numéro de téléphone, leur code de carte bancaire, les dates d'anniversaire de leurs proches, les mots de passe de leurs ordis de bureau ou portables, parfois leur plaque d'immatriculation. Alors ils s'économisent. Le PIN, pour eux, c'est secondaire. Ils choisissent le plus souvent 1234, 0000 ou leur date de naissance.

En parlant, il tapa les chiffres dont il parlait dans l'application. Au bout du cinquième, le verrou numérique avait sauté.

— C'était quoi, cette fois ?

— Son année de naissance. J'ai pensé que la fille devait avoir entre dix-neuf et vingt-trois ans. J'ai commencé à 1998, ensuite 1997. C'était 1996.

L'application afficha diverses informations contenues dans la carte. La colonne « contacts » était vide.

— Elle n'a aucun contact ?

— L'iPhone ne stocke pas les contacts sur la carte SIM, mais sur l'appareil et sur l'iCloud. Pareil pour les textos.

— La carte contient son nom ?

— Mieux que ça : son numéro de téléphone, son opérateur et son numéro d'identification.

Il ouvrit son navigateur et se rendit sur un annuaire inversé. Il tapa le numéro à dix chiffres et attendit la réponse. Une seconde plus tard, le site lui révéla l'identité de la victime.

— C'est plus rapide qu'une réquisition, dit Patrick. Et ça coûte moins cher.

Alaric lut le nom : Marion Vallée. Un prénom et un patronyme des plus ordinaires, partagé par des dizaines de jeunes femmes de sa génération. Patrick avait déjà changé de site.

— Il y a une vingtaine de Marion Vallée sur Facebook. Regardez : celle-ci habite à Rambouillet. Je parie qu'on trouvera sa famille dans ses contacts.

Une fois de plus, Alaric se demanda comment les utilisateurs des réseaux sociaux pouvaient se montrer aussi imprudents. Ceux-là mêmes qui poussaient des cris dès qu'une loi autorisait la police à consulter les données personnelles des malfaiteurs révélaient sans précaution à des entreprises privées les détails les plus intimes de leur vie personnelle.

— Nous y voilà, continua Patrick. Dans ses contacts, il n'y a que des jeunes de son âge, sauf une personne : Eudoxie du Bois Béranger. Maman ?

— Pas de conclusions hâtives. Le nom de la propriétaire du téléphone est sûr ?

— Disons que c'est une bonne hypothèse de départ. Et la Marion Vallée de Rambouillet a posté quelques photos d'elle. Je suppose que l'identité judiciaire pourrait comparer avec celles du cadavre. Ça vous va, comme selfies ?

— Tu peux aussi récupérer les textos de son téléphone ?

— Pour ça, je serai obligé de le démonter.

— Pas possible. On est déjà dans le rouge. Contente-toi de copier toutes les infos que tu peux récupérer sur la carte SIM et remets-la en place. Les techniciens du labo feront le reste. Ah oui, et ne te mets pas dans l'idée de pirater l'iCloud. Je crois que le procureur n'aimerait pas.

— Dommage. Si on me laissait faire, je pourrais révolutionner la police.

— Tu parles comme un bleu. On a tous pensé ça avant toi et regarde : la vieille dame n'a pas bougé.

5

VERS seize heures trente, tous les absents étaient revenus. Jolland insista pour que le débriefing ait lieu dans la salle utilisée d'ordinaire par l'état-major, ce qui mit tout le monde mal à l'aise à part lui. Alaric s'assit entre Clémentine et Osmane, surtout pour pouvoir regarder les photos sur l'écran de ce dernier. Quand tout son groupe fut dans la salle, il décida de devancer Jolland et d'ouvrir la réunion. Il venait de passer une demi-heure sur son ordinateur, et il pensait détenir une hypothèse valable.

— On ne va pas perdre de temps. Je crois que vous avez assez bossé ce dimanche, alors autant dire les choses le plus directement possible. D'abord, je dois vous annoncer que nous avons identifié la victime, je dirais avec quatre-vingts pour cent de chance.

Cette déclaration fit taire toutes les conversations et concentra sur lui l'attention générale. Il continua.

— Nous avons le nom de Marion Vallée, qui serait apparemment la propriétaire du téléphone trouvé sur le cadavre. J'ai déjà vérifié : elle ne se trouve pas dans le Fichier des personnes recherchées. Victoria, on a signalé une disparition dans le coin ?

— Aucune. Le commissaire a tenu à me préciser que personne ne disparaissait à Rambouillet.

Alaric poussa un soupir.

— Le nom est courant, mais il y a au moins une Marion Vallée dont la disparition pourrait faire réagir le commissaire. Je parle de la fille de Gérard Vallée, l'ancien député des Yvelines et le numéro deux du Mouvement pour la démocratie française.

Comme Alaric s'y attendait, Jolland réagit :

— Ventrebleu, ce serait une véritable tuile.

— J'espère que ce ne sera pas confirmé, mais j'ai pensé qu'il valait mieux anticiper les risques.

— Vous avez très bien fait. Nous prendrons l'information comme une simple possibilité.

Patrick, qui intervenait très peu pendant les débriefings, apporta cette fois une précision :

— J'ai réussi à avoir quelqu'un chez l'opérateur. J'ai dû lui envoyer un fax, comme à l'époque. Il m'a donné l'adresse de Marion Vallée : avenue Foch, à Rambouillet.

Jolland pâlit.

— Alors là, on est très mal.

Il n'arrêtait pas de mettre sa pipe à la bouche, puis de l'en retirer, ce que ses subordonnés interprétaient généralement comme un signe d'agitation intérieure. Alaric continua son exposé, surtout pour éviter que Jolland lui demande comment il avait obtenu ces informations. Il rappela les éléments dont il disposait, depuis la découverte du corps jusqu'aux constatations sur la scène. Ensuite, il laissa les autres parler. Christophe commença :

— L'enquête de voisinage n'a rien donné. On a écumé les clubs de rando et de cyclisme, on a contacté les gens de l'ONF, on a ruiné le dimanche du directeur de la déchetterie, mais rien n'est sorti.

Daniel prit la parole à sa suite :

— Les pêcheurs sont arrivés à l'étang vers cinq heures. Ils étaient garés sur la route de la déchetterie. Ils avaient pris un chemin de ferme pour arriver à un endroit où ils ont l'habitude de s'installer. À un moment, l'un des deux a eu envie de pisser. C'est là qu'il a vu le cadavre. Les deux affirment qu'ils ne l'ont pas touché. Je leur ai parlé de ce qu'ils risquent si on trouve leur ADN ou leurs traces papillaires quelque part. Ça les a fait flipper, ils ont crié à l'injustice, mais ils n'ont pas modifié leur déposition.

— Je suppose qu'on n'obtiendra pas mieux avant les retours d'analyses. Victoria ?

— Il n'y a pas de caméra de vidéosurveillance de la ville près de l'étang. Sur la nationale, la plus proche ne filme pas la sortie en direction de Poinçy-la-Forêt. Je me suis baladée dans les environs pour chercher des caméras d'entreprises, mais je n'en ai pas trouvée pour l'instant. J'attends demain pour passer quelques coups de fil.

— La mairie finira par installer des caméras sur chaque arbre de la forêt, mais ce n'est pas pour aujourd'hui. Osmane ?

— Qu'est-ce que tu veux savoir ? Demande-moi, je sais tout.

— Tu peux peut-être commencer par les observations des techniciens autour du corps.

— Ça va être rapide : rien, à part des traces de nettoyage sur le chemin, sur le lieu présumé où la voiture était garée et entre le parking et le corps, on n'a rien. Pas une goutte de sang, aucun objet, aucun morceau de quelque chose, aucun cheveu, aucune fibre. Les techniciens ont arrosé le périmètre du corps au Bluestar, mais aucune trace n'est apparue.

— Ce qui veut dire, d'après toi ?

— Le mec avait préparé son coup. Il portait des vêtements de protection et le corps était emballé. Il savait exactement ce qu'il devait faire pour pas laisser son ADN sur les lieux.

— Qu'est-ce que tu as observé sur le cadavre ?

— Des traces de terre dans le dos, des traces minérales sur l'avant. Quand j'ai vu ça, je me suis dit : « Pourquoi le gars s'est cassé le cul pour pas laisser de trace dans la forêt, alors que le corps sera certainement très bavard ? » C'est pas logique.

— C'était peut-être un accident, dit Victoria. Une fille écrasée par la chute d'un mur et le gars qui se contente de la déplacer.

— Avec une combinaison de protection et une housse à cadavre, comme un pro ? dit Alaric.

Victoria ne se laissa pas démonter :

— Un pro de la sécurité, par exemple. Imagine qu'un mur d'usine s'effondre sur une nana. Le patron appelle son responsable de la sécurité, qui organise le transport du cadavre. Le responsable ne veut surtout pas laisser de trace de son boulot, alors il prend toutes les précautions nécessaires.

— Pas mal. Dans tous les cas, il faudra se concentrer sur le cadavre : autopsie, analyses, faire parler son téléphone, éplucher ses appels, ses contacts et ses textos. On peut aussi chercher du côté des entreprises de bâtiment. Quelqu'un a peut-être reçu récemment une commande de travaux pour remonter un mur. Victoria, tu veux t'y mettre ?

Victoria afficha son plus beau sourire. Alaric savait qu'elle aimait l'action. Arrivée l'année précédente dans le groupe, juste avant Patrick, elle se montrait

souvent plus efficace que les anciens. Ses initiatives lui valaient des réflexions désobligeantes, mais elle s'en moquait. Alaric continua à répartir les rôles :

— Patrick, tu feras les réquisitions sur la ligne de la victime : Apple pour l'iCloud, son opérateur pour le reste. Enfin, tu en sais plus que moi là-dessus. Ne t'occupe pas de la borne du secteur de l'étang, j'en ai fait mon affaire. Avec un peu de chance, on aura tout avant le retour du labo, histoire de prendre de l'avance.

Jolland ne put s'empêcher d'intervenir :

— Vous avez raison. Le temps joue contre nous dans cette affaire. Vous voulez parler de l'article ?

— D'accord. *L'Écho Républicain* a déjà publié sur son site un billet sur notre affaire, signé par Éric Rincy, le journaliste qui nous a précédés sur les lieux. Je l'ai lu, et j'en ai conclu que Rincy ne connaît pas l'identité de la victime, mais qu'il a réussi à glaner sur les lieux un tas de détails qu'il n'aurait jamais dû posséder. Je viens d'effectuer une recherche sur les sites d'actualité. L'info commence à se répandre dans d'autres quotidiens locaux, et même dans *Le Parisien*.

Alaric reçut de Clémentine un regard énigmatique. Christophe commenta :

— Les vautours arrivent. Adieu la tranquillité.

— On aura quelque chose pour les occuper. Clémentine a fait intervenir toutes les unités disponibles pour ratisser la zone, y compris l'étang. On n'y croit pas trop, mais on veut que ça mousse.

— Il faudra aussi contacter la famille de la victime, dit Clémentine.

Cette déclaration jeta un froid dans le groupe. Chacun savait combien cette corvée était douloureuse, autant pour les familles que pour les policiers. De plus, le seul fait de demander aux parents d'identifier la victime pouvait propulser l'affaire jusqu'à la une des journaux.

— On y va à deux ? proposa Alaric.

Clémentine fit la grimace. Pour les autres, la journée était finie, pour elle et Alaric, le pire était à venir.

* *
*

L'avenue du Maréchal Foch se situait dans le centre de Rambouillet. Elle faisait partie d'un quartier bourgeois construit au dix-neuvième siècle, un plateau pavillonnaire surplombant le quartier du parc. La rue Pasteur, où se situait le commissariat, lui était parallèle.

Clémentine sonna au portail de la maison des Vallée. Comme la plupart des autres demeures de cette rue, celle-ci était protégée par un mur qui dissimulait aux passants la vie confortable de ses habitants. Depuis la rue, on apercevait à peine le premier étage, avec ses élégantes fenêtres à croisillons, ses jardinières suspendues et son toit surplombant. Sur la droite, on avait ajouté récemment une annexe en bois de style contemporain. À travers les barreaux du portail, Alaric distingua le dessin parfaitement tracé d'un jardin ornemental, de ceux qu'on trouve dans les catalogues des paysagistes.

En attendant qu'une quelconque soubrette leur ouvre, Alaric se remémora quelques épisodes de sa vie à Rambouillet, parmi les riches. Plusieurs de ses copains de lycée vivaient dans des maisons bourgeoises comme celle-ci, alors que lui séjournait dans une maison de location vétuste adossée aux voies de chemin de fer. Il enviait leur élégance, leur aisance et leur décontraction, sans comprendre que ces qualités ne résultaient d'aucune supériorité morale, mais des moyens matériels à leur disposition.

Il remarqua que Clémentine ne se comportait pas comme à son habitude. Elle soupirait, ne tenait pas en place et exprimait un manque d'assurance inhabituel.

— Ça va ? lui demanda-t-il.

Elle exprima de l'étonnement, comme si elle ne s'attendait pas à ce qu'il remarque son trouble.

— J'ai l'habitude des crapules, des tueurs de femmes, des mecs brutaux. Je sais quoi faire quand j'en vois un. Mais ici, parmi les nantis, je me sens comme une petite fille et j'aime pas ça.

— Je te comprends parfaitement. Tu as beau représenter la justice, ces gens te renvoient à ton petit traitement, à ta voiture pas chère et à ton appartement de banlieue. Quand j'habitais ici, je pensais que rien ne pouvait les atteindre. Notre présence ici est la preuve que je me trompais.

La soubrette s'avéra être une vieille femme très brune aux cheveux noués en chignon. Elle portait un tablier de cuisinière, ce qui signifiait qu'elle accomplissait plusieurs fonctions autrefois distribuées à des domestiques différents.

— Nous voulons voir monsieur et madame Vallée, dit Alaric.

— Vous avez rendez-vous ?

— Nous sommes de la police. Nous n'avons pas besoin de rendez-vous, chère madame.

La répartie d'Alaric avait désarçonné la multidomestique. La femme hésita un peu avant de leur permettre d'entrer, puis se précipita dans la maison pour s'assurer qu'elle n'avait pas pris la mauvaise décision. Elle revint très vite, accompagnée d'un bonhomme rondelet au teint rougeaud tout gonflé de sa propre importance. Monsieur Vallée ressemblait parfaitement à l'idée qu'Alaric se faisait d'un politicien.

— Bonjour, à qui ai-je l'honneur ?

Alaric et Clémentine adoptèrent spontanément la morgue exigée par les circonstances.

— Je suis le capitaine Alaric Autier, de la brigade criminelle de Versailles et voici mon adjointe le lieutenant Clémentine Forbin.

Gérard Vallée ne parvint pas à conserver son arrogance. Alaric avait maintes fois observé l'effet des mots « brigade criminelle » sur les gens. De la racaille de cité au chef d'entreprise, chacun savait qu'ils annonçaient de gros ennuis. L'ancien député pâlit et parut diminuer de quelques centimètres. D'une voix moins assurée, il prononça :

— Que nous vaut cette visite ?

D'un regard discret, Alaric encouragea Clémentine à intervenir :

— Monsieur Vallée, nous avons besoin de vous demander depuis quand vous n'avez pas vu votre fille Marion.

Alaric l'observa avec autant d'attention qu'il le pouvait. Il avait déjà vécu cet instant de vacillement des dizaines de fois. Il se rappelait tout : les bruits étouffés, l'impression de froid, la peur, la douleur, les tremblements, parfois l'odeur de sueur. Gérard Vallée ne bougea pas, ne trembla pas, ne pâlit pas davantage. Seuls ses yeux furent altérés. Leur bleu de ciel d'été se couvrit de nuages. Ils n'exprimèrent ni la souffrance, ni le remords, mais l'embarras.

— Je... Je ne sais pas... Trois jours, oui, trois jours. Il lui arrive d'étudier et de dormir chez sa cousine Alix, qui habite près du château.

— Avez-vous reçu des menaces ou une demande de rançon ?

— Mais pas du tout, voyons. J'aurais... J'aurais appelé la police. Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Alaric prit le relais :

— Nous ne pouvons pas encore vous répondre, Monsieur. Nous vous suggérons de téléphoner dès maintenant à Marion pour le vérifier.

Le politicien sortit son iPhone 7 de sa poche et appuya deux fois sur l'écran. Alaric entendit immédiatement l'annonce d'accueil de la messagerie. De plus en plus sombre, Vallée passa un second coup de fil :

— Alix, ma chérie, est-ce que Marion est avec toi ?

Peu à peu, la peur apparut dans ses yeux.

— Je vois, dit-il. Merci.

Au même moment, une femme habillée d'une robe de nuit et d'un peignoir poussa la porte de la maison. Le policier reconnut Eudoxie du Bois Béranger-Vallée. La mère de Marion avait sans aucun doute écouté leur échange. Elle n'eut pas besoin de paroles supplémentaires pour comprendre la situation. Son visage se décomposa et des larmes couvrirent ses joues. Alaric ressentit alors, comme une vérité qui s'adresse directement au cœur, qu'aucune richesse ne pouvait les protéger du malheur qui s'abattait sur eux.

— Nous avons besoin de vous pour une identification, ajouta-t-il.

Sa voix était étranglée. Même les nantis avaient droit à la compassion. Même les politiciens rompus à l'hypocrisie et au mensonge étaient capables de souffrir. L'instant d'après, il ne restait plus que l'horreur et le désespoir.